



Souvenirs...

Souvenirs ...

J'ai 4 ans, je me souviens d'un pot au lait en aluminium, d'un vieux bar un peu crado et glauque en bas. Nous vivions place Garibaldi, au premier étage donnant en partie sur la rue Caumont.

Personne à Auch ne sait ou c'est. Place Garibaldi, on peut y garer deux ou trois vélos, pas plus.

Carrelage rouge en terre cuite, la chaise haute d'enfant transformée en voiture, mon frère Gérard et ma sœur Mimi qui me poussent sur les dalles. Ca fait du bruit, c'est bon, on rie. Dans la rue, il y a toujours un ivrogne qui beugle on ne sait quoi, on l'appelle Carsoule, il dort dehors et se désouffe au bar glauque, tout le monde dans le quartier lui donne à manger, et quelques pièces, y'en a même qui disent qu'il est très riche. Il a pourtant l'air d'un pouilleux, d'un mistigri, sale et malodorant. Je ne sais pas pourquoi, je l'aime bien, il ne me fait pas peur. Chaque fin de semaine nous nous rendons aux bains public pour prendre une douche chaude, c'est gratuit, ça sent bon la savonnette.

Au quai Lissagaray, dans la maternelle, les couloirs sont trop longs, les gens trop grands, j'ai besoin d'un nid et je suis dans un poulailler.

Fin de maternelle, mes parents me placent à l'école St Paul, dans un environnement privilégié, la maitresse Madame Lalanne et sa fille Guylaine, fortement handicapée sur un fauteuil, tiennent le lieu. L'une avec sa bienveillance, l'autre avec son regard bizarre qui cherche entre les feuilles d'un tilleul ce jour qui l'étonne, toujours. Je passe des jours heureux dans la quiétude d'un halo de paix et de sérénité et je savoure cette complaisance naturelle de ces êtres hors du temps. Je joue aux billes, et ça me plaît, mes ongles sont meurtris mais je gagne parfois, et c'est bon.

Surprise, on quitte la place Garibaldi pour la campagne, sorte de terrain vague, loin de tout. Cité Sambre et Meuse, à 6 ans ça ne dit rien, sinon que les murs sont plats, tapissés, il y a un gros poêle à charbon, il n'y a plus de carreaux en terre cuite, plus de chaise-voiture, plus de Carsoule, plus de bar glauque... comme un peu obligé de grandir. Moi, je ne suis pas certain de vouloir ça. Mais ce n'est pas moi qui choisis.

J'ai 6 ans, je me souviens de mes premiers amours, d'abord ma voisine, à deux maisons au-dessus, Nadine, une jolie brune avec des yeux énormes, on jouait aux marchands, c'était bien. Il ne se passait pas un jour sans que l'on se cherche l'un, l'autre. Elle avait un grain de beauté au dessus de sa lèvre supérieure, ce n'était pas beau, c'était bien mieux que ça.

Puis le quotidien s'est singulièrement compliqué, nous étions trois dans la fratrie, nous sommes devenus cinq, huit, dix, je ne sais plus. Il n'y avait plus assez de place dans la maison, on partageait les chambres à deux, puis à trois, on emménageait les combles, tout était pris, occupé... La grande maison neuve s'est transformée en une pension pour petits d'hommes en détresse.

L'endroit privilégié de cette arche de Noé devint le dessous de l'escalier, au chaud près du poêle, isolé en pleine agitation. Pour y avoir accès il fallait être malade, donc j'étais souvent malade. J'étais asthmatique, quelle chance !

J'ai 7 ans, ma mère nous offre un petit frère, Didier est là peu de temps après Patrick qui lui n'a rien à voir avec notre fratrie, parachuté dans l'arche, mais. Mais dans le landau, ils étaient deux, face à face... comme deux frères. Moi? bof, qu'on soient huit ou dix ne changeait pas grand chose.

Dans la pension, il y avait ma cousine Nicole avec qui j'avais de nombreuses affinités, elle aimait faire du vélo, jouer aux billes et aux osselets, portait un short comme moi, un maillot de bain en laine à rayures comme moi, enfin, pour tout dire, elle était comme moi. Donc du coup j'avais deux amours, Nadine ma voisine et Nicole ma cousine, j'étais heureux, aimé et aimant. Ma sœur Mimi et ma cousine Eliane, sœur aînée de Nicole, s'occupaient beaucoup de nous, les petits. On faisait de grandes ballades, on volait des lilas et des cerises, on faisait des roulades dans les prés, on faisait l'avion, on cueillait des jonquilles et des coquelicots ... c'était bien. Gérard, mon frère aîné, lui ne faisait que des bêtises avec ses copains de la cité.

Je vais tenter un exercice difficile, me souvenir des prénoms de toute cette smala à ce moment là... Nous sommes en 1963, j'ai 7 ans. Il y avait les Léger, Patrick, Gaëtane, Bénédicte et Yan, puis les Carraboeuf, Gérard et Jean-Pierre, puis les Gauch, Eliane et Nicole, puis nous, Gérard, Mimi, Didier et moi... plus les enfants de passage, dont je ne me souviens plus des prénoms, ils furent nombreux et éphémères, une assistante sociale en vélo venait voir ma mère qui ne savait pas dire non, c'était toujours pour quelques jours qui se transformaient souvent en quelques mois... De nouveaux amis, de nouveaux jeux, on partageait tout, on partageait surtout mon père et ma mère.

Ma mère travaillait beaucoup avec ce troupeau de gamins à nourrir et tout ce linge à laver. Et puis il y avait les devoirs scolaires, et les bobos inévitables, qu'ils soient au cœur ou aux genoux. Et des bobos au cœur il y en a eu, quand on est de « l'assistance » on a comme un bobo au cœur greffé d'office... sûrement pour la vie.

Mon père assurait les câlins et les embrassades, au retour de son travail de l'atelier de l'hôpital, sur son vélo, il ramenait un pain de glace pour le frigo, enveloppé dans un linge. Il prenait son ciseau à froid puis cassait le pain, c'était un peu magique pour nos yeux d'enfant. Quelques fois il ramenait des bouts de bois pour compléter nos jeux de construction, on pouvait même lui passer des commandes, « je voudrais une petite plaque »... et le lendemain c'était livré.

Je ne me souviens pas du temps des séjours en vacances à cette époque là, je crois qu'il n'y en avait pas, tout simplement, mais ça ne nous manquait pas, avec cette smala on ne s'ennuyait pas.

De temps en temps, on prenait le train avec mon père, lui et moi, seuls, pour aller à Agen, voir une dame qui mettait ses mains sur moi pour me soigner mon asthme. Il y avait beaucoup de monde, il fallait patienter, mais elle était gentille et après, au retour, on s'arrêtait à Lectoure

pour aller chez la tante Paule. Elle avait une grande maison, toute en hauteur sur quatre niveaux, au moins, avec un tout petit escalier, très pentu, une pièce à chaque niveau, j'adorais cette tante et cette maison. Elle était très vieille, douce et câline et j'étais le seul à en profiter, je pense que mon père aimait bien aussi ces moments de calme. Quelques fois nous dormions dans sa maison, le matin il y avait du pain frais, du beurre, de la confiture, du silence, c'était un peu des vacances.

Mon père avait fait l'acquisition d'une caméra 8mm, il filmait tout, nos jeux, nos fêtes et nos batailles. L'été, le soir il organisait des projections dans notre jardin et toute la cité venait voir ses enfants sur un écran muet, bien entendu. Il alternait les « Laurel et Hardy », les « Mickey » avec des prises de vue de nos jeux, quelques fois mises en scène à sa demande... Mon père était exceptionnel, et tout le monde le savait, puisque c'était mon père. Les voisins apportaient des plateaux chargés de madeines et de biscuits, il y avait des sodas, des glaces et des bonbons, c'était bien.

Pour une raison qui m'est inconnue, je quitte St Paul et je suis placé à l'école laïque de la rue Rouget de l'Isle, j'ai 8 ans et par chance ma classe se trouve au fond du terrain Michelet, loin du bâtiment principal. Mon instituteur s'appelle Mr Deffart, c'est un homme gentil. C'était sûrement le CE1, ou le CE2, je ne sais plus. A la maison, mes parents font l'acquisition d'un des premiers téléviseurs, en noir et blanc bien entendu, c'est Mr Prost, un ancien compagnon de mon père, STO ou prisonnier de guerre ou pote qui lui a fait des conditions avantageuses pour pouvoir acheter cette télé « de riche ». Dans la cité, on est les premiers, tout le monde vient voir la télé chez nous... on était déjà nombreux, nous voilà encore plus nombreux... Il y avait Léon Zitronne, Cochise, Aigle Noir... Belpégor... Je n'aimais pas tout, ça me faisait peur parfois, et puis on ne riait pas beaucoup, à part la piste aux étoiles avec les clowns. Je préférerais mes bandes dessinées, Mickey, Pif, Tarzan, on pouvait s'arrêter quand on voulait et reprendre ou on voulait, quand on voulait. Alors qu'avec cette télé une minute de perdue et on ne comprenait plus rien... Petit à petit les voisins ont acheté chacun leurs télé, on devinait une lueur dans leurs salons à la nuit tombée, ils ne venaient plus chez nous, ni chez personne, le progrès devint un peu suspect.

1966, j'ai dix ans, j'ai gagné un oiseau à la loterie «Potty ». Autant que je m'en souviens, on devait dérouler de petits tubes dans du papier roulé, si la terminaison était un zéro, alors c'était un petit lot choisi par l'animateur sinon c'était un « un » et là, le nirvana, le bonheur, on choisissait ce qu'on voulait, la chaîne stéréo, la télé, la guitare de Jimmy Hendrix... L'animateur trouvait toujours le bon rouleau, le montrait, le marquait de son ongle et le mélangeait avec les autres... mais bon, j'ai bien essayé mais je n'ai retourné que des zéros, donc, mes poches vides, le gars m'a refilé une petite boîte avec un oiseau dedans, un canari plus ou moins jaune, Michel, lui, a eu le poisson rouge, il y avait un bassin devant sa maison, pas vu, pas pris, il a lâché son poisson avec les autres. C'est la cata à la maison, Gérard avait un aquarium avec des poissons et des écrevisses mais moi, avec mon oiseau ça posait problème, je l'ai appelé Chouchou, je ne sais pas pourquoi. Le lendemain j'allais chez Vivent, une graineterie à la patte d'oie acheter une cage et du millet pour mon Chouchou avec les sous que m'avait donné ma grand-mère Manou, de passage à la maison, comme de temps en temps, elle nous rendait visite, son mari, mon grand père, Papa-Bon avait été chef de gare à

Toulouse, Gare Matabiau, ou comptable, je ne sais pas... en tous cas, quelqu'un qui comptait, elle voyageait gratuitement, c'était bien, elle était gentille et rigolote avec ses cheveux mauves et son tablier violet.

1967, c'est le choc, la famille se dissout, il ne reste plus à la maison, que Mimi, Didier, Patrick, Christiane et moi. Mon père et ma mère bien sur. Ma mère rentre en clinique, clinique Saint Michel, en face du Jardin des Plantes à Toulouse, je ne sais pas pourquoi... Manou et mon grand père viennent habiter dans notre maison, c'est bizarre, je sens que dans ce monde on ne maîtrise pas grand-chose, ceux qu'on aime s'échappent et il n'y rien à faire. Gérard est en lycée climatique à Argèlès Gazost, je ne sais pas ou c'est, je ne sais pas ce que c'est, mais de toutes façons il n'était pas gentil avec moi, donc ça n'a pas beaucoup d'importance. Il me reste Nadine et Christiane mes amies, et ma sœur Mini, et ma grand-mère Manou qui m'aiment... et puis mon père est là, un des piliers du temple est encore debout, si on peut dire. On me dit que ma mère est dans les mains du professeur Salanova, moi je me dis qu'avec un nom comme ça ne peut pas être mauvais, on aurait pu le rencontrer dans un TinTin.

Et puis, c'est une époque bizarre qui se déroule, je ne sais plus trop ou j'habite, mon oncle Jeannot passe me prendre très souvent le weekend et pendant les vacances, je reste à l'embouchure à Toulouse près du canal, avec mes cousines adorées Viviane et Manie, on fait les andouilles, elles connaissent la ville, moi non, on vole, on s'embrasse comme des stars, on est jeunes, on est cons, mais nous nous aimons, comme des enfants. On prend le bus pour aller faire nos bêtises et rendre visite à ma mère, ce n'est pas le moment le plus drôle, je déteste cette odeur d'éther, d'hôpital, jamais je ne m'y ferais. J'aime mon oncle, je voudrais plus tard être lui, je sais ce n'est pas possible... dommage, il m'aurait mérité.

A la maison, je m'ennuie un peu, je passe mon temps libre devant la cage de Chouchou, je lui apprends des choses, monter sur le doigt, se baigner, picorer la carotte, il faut tout lui apprendre, il est nul cet oiseau, il ne chante même pas... Plus il se baigne, plus il devient gris, ce n'est pas un canari, c'est un moineau, du coup je l'aime encore plus, il est comme moi, lui aussi, on lui a donné un costume qui n'est pas à sa taille.

Nous sommes en 67, j'ai 11 ans et je vais redoubler mon CM2, seule classe que j'ai redoublée pour un problème hautement politique entre mon père qui bien que super coco, restaurait bénévolement les vitraux de l'église St Paul et mon instit nervis communiste Mr Pujos, intégriste, une teigne. Le redoublement c'est probablement la pire des punitions que l'on puisse assener aux enfants, perte des amis, humiliation... c'est nul. Jamais je n'aurais autorisé ça pour les miens. Mais, mes parents sont trop gentils, j'assume, mais j'aurais ma revanche sur ce système qui me fait vomir déjà.